

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, sous pont St-Bienville.

Subscribed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (15, 21, 20, 20).

La Fête de ce Jour.

La vie, a dit quelque grand penseur, est étrange, faite comme elle est de contrastes, de contradictions et souvent d'incongruences, en apparence du moins, sinon en réalité.

Aujourd'hui nous secouons gaiement les grelots de la folie, et demain nous retournerons au calme avec peut être cette amertume dans le cœur que laisse la jouissance d'un plaisir trop tôt disparu.

Mais cette fragilité des choses ne nous empêchera pas de recommencer l'an prochain, de refaire ce que nous faisons aujourd'hui sans que l'âge refroidisse notre cœur et que la tristesse de l'extrême ne nous y attendent souvent.

Notre ville est celle de toute l'Union, qui est restée la plus fidèle à la tradition du Carnaval; et elle apporte dans sa célébration l'entrain, la belle humeur qui lui viennent des races latines.

La Nouvelle-Orléans appartient aujourd'hui aux masques, aux gens déguisés des deux sexes, de tous âges, de toutes origines, de toutes nationalités; elle sera leur domaine, et quelle que soit la farce à laquelle ils se livreront, s'ils ne franchissent pas les limites de la bienséance, il faudra en rire; la familiarité ne venant pas dans l'insulte doit leur être pardonnée.

Rex se promènera le jour dans les rues centrales de la ville suivi de son somptueux cortège; et Comus le soir en fera autant à la tête de sa joyeuse équipe.

Certes, la splendeur des deux processions fera l'émerveillement des foules; mais ce sont les masques vulgaires, grotesques qui peupleront les rues, seuls ou en groupes, qui seront amusants; ceux-là possèdent le véritable esprit du carnaval, le castigat ridendo mores; ils chatient en riant nos mœurs et nos institutions.



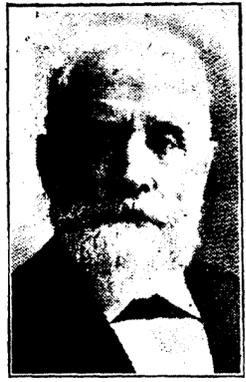
GRAND BANQUET

Donné au Contre-Amiral de Lajarte et aux officiers de l'escadre française par la colonie française.

Le Contre-Amiral Staunton et les officiers de l'escadre américaine y assistent, ainsi que les autorités d'Etat et de Ville.

Par quels secrets ressortis et quel enchaînement "Le ciel a-t-il conduit ce grand événement."

En effet, la manifestation dont les marins français qui nous honorent dans le moment de leur visite, a été un grand événement dont le souvenir vivra dans le cœur de tous ceux qui y ont pris part, manifestation à l'éclat de laquelle rien n'a manqué, et qui a fait naître l'occasion pour deux officiers de haut rang, l'un de la marine française, l'autre de la marine américaine, d'échanger des propos charmants, l'expression de leurs bons sentiments.



M. J. M. VERGNOLLE, Chevalier de la Légion d'honneur, Président du banquet.

Le patriotisme a de superbes élan, nous l'avons souvent dit; il est inventif et parfois plus che-

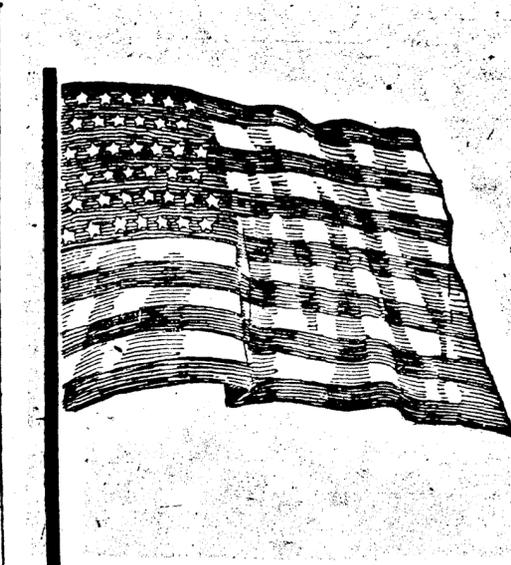
veux qui sont loin du clocher et qui ont conservé un souvenir ému de la terre qui les a vus naître, dulces reminiscitur Argos.

Cette manifestation a été un gracieux hommage que la colonie française a tenu à rendre aux brillants marins que nous a envoyés la France; et disons que si cet hommage a été flatter pour ceux qui en étaient l'objet, il fait aussi l'éloge de ceux à qui en est venue la pensée et qui ont travaillé avec amour pour qu'il fût éclatant.

Français et Américains ont fraternisé dimanche dernier. Quels peuples autres que la France et l'Amérique présentent à l'histoire un passé aussi glorieux? Que les deux chevaleresques nations qui ont enfanté l'œuvre impérissable de la Révolution, s'en montent de plus en plus dignes en marchant toujours la main dans la main à travers les siècles.

La fête qui vient d'avoir lieu à l'Hôtel Granewald, où quatre-vingts convives réunis autour d'une table de banquet ont entendu célébrer les gloires de la France, laissera un inoubliable souvenir, nous le répétons, à tous ses assistants et surtout à l'amiral de Lajarte et aux officiers des trois navires de l'escadre française.

Lorsque les invités d'honneur, l'amiral de Lajarte et ses officiers, sont entrés dans la salle du festin suivi de l'amiral Staunton et de ses officiers, l'orchestre a exécuté la marche de "Sembre et Meuse"; l'amiral français a été conduit à sa place par M. Vergnolle, doyen de la colonie française, et l'amiral américain a été conduit à la sienne par le Prof. Alcée Fortier.



A la table d'honneur se trouvait:

M. Vergnolle, à sa droite, l'Amiral de Lajarte, à sa gauche, l'Amiral Staunton; les autres places étaient occupées par le Gouverneur, le Maire, le Consul de France, M. Francastel, le Dr. de Roaldes, M. Benoist d'Azy, M. Paul Capdevielle, Auditeur d'Etat, les chefs des Etats-Majors des Amiraux, les commandants de la Gloire, du Condé et de l'Amiral Aube, les commandants du Tennessee, du Salem et du Chester, le juge de la Cour Suprême M. Breaux, l'Amiral Singler, le commandant du Port.

Après que les convives eussent savouré les mets excellents dont se composait le menu, et vidé des coupes, M. Vergnolle s'est levé et a bu à la santé du Président de la République américaine, M. Taft; l'orchestre a joué le Star Spangled Banner. M. Vergnolle s'est levé une seconde fois et a bu à la santé du Président de la République française, M. Fallières; l'orchestre a alors joué la Marseillaise. Quand les applaudissements se sont tus, M. Vergnolle a présenté l'amiral de Lajarte dans un langage très flatteur.



M. ALBERT BRETON, Président de la Société du 14 Juillet, Ordonnateur du banquet.

L'Amiral en une heureuse improvisation dit combien grand est son bonheur de se trouver dans ce coin de la France qu'est la Nouvelle-Orléans. Le brillant marin remercie les présidents des Sociétés françaises et les autorités municipales de l'accueil qu'il en reçoit; puis il rappelle la page que Lafayette et Rochambeau ont si-

gnée de leurs épées dans l'histoire du peuple américain. L'amiral en terminant son allocution très écoutée, très goûtée, lève son verre en l'honneur de l'amiral Staunton et de la marine américaine.

M. Vergnolle invite l'amiral américain à prendre la parole, et l'amiral, à son tour, parle de l'amiral de Lajarte et de la marine française de la façon la plus élogieuse.

L'Officier américain rappelle l'accueil fait récemment en France aux marins de son pays, et il dit en quelle admiration il tient la marine française, dont la valeur est connue de tous.

L'Amiral Staunton parle de la France avec un respect profond et de ses fils qui ont fait la grande Révolution d'il y a plus d'un siècle, révolution qui fut la semence de grandes choses, des émancipations viriles, superbes, s'appuyant sur la philosophie et l'indestructible logique des faits humains.

Successivement ont pris la parole le vicomte Benoist d'Azy, l'attaché naval de l'ambassade de France à Washington, représentant M. Jusserand; le consul de France, M. Francastel, le lieutenant-gouverneur Lambremont, le maire Behrman, le juge-président de la Cour Suprême, M. Breaux, M. Albert Breton et le gouverneur Sanders.

Le banquet de dimanche fait honneur à ses ordonnateurs, il s'est terminé par un concert qu'ont donné quatre artistes de l'Opéra, MM. Milles Rolland et Dingry et MM. Fontaine et Huberty.

Entr'autres convives bien connus, citons:

MM. le Vice-Consul Genoyer, C. F. Soutat, St. D. Villard, Dr. F. Larue, A. H. Kernion, Prof. Craighead, M. Mittenberger, B. Rouen, Colonel Larendon, Alfred Oemichen, Rév. Giraud, W. L. Sarpy, F. Camors, Chas. F. Buck, J. B. Lewis, G. O. V. Cau, Joseph Steckler, J. J. Buchanan, B. De Bordes, J. Amardel, B. Tulague, Dr. Fourquette, J. Dreyfous, Colonel De Grange, W. Malherbe, E. Merilh, C. D. Foucher, Dr. A. Granger, James O'Connor, Dr. Callet, V. Gelpi, Dr. Tussion, H. Bodéan, Fernand Estopinal, J. Daribert, Commissaire d'Indeulie Flantery, Prof. Tollaire, Prof. Chateaubert, Prof. A. Fortier, Général W. J. Behan, E. M. Barjou, A. Lafargue, M. Lafargue, W. J. Waguespack, Colonel H. de La Vergne, George Steinhann, F. Teister, J. A. Bulsson, Octave Garsaud, Sébastien Roy, E. Larroux, Emile F. Euey, John Borden, R. Delord et nombre d'autres.

Dans les feuillets de notre cœur il se glisse parfois de ces esquisses heureuses comme il en croit dans les sites les plus riants de la nature, car nous avons, en

PROTÉE,

Le plus changeant des Dieux, se promène dans nos rues et donne à l'Opéra une fête d'une indescriptible splendeur.

Mlle DOROTHY WILMOT, reine; Mlles Adrienne Ziegler, Inez Burginères, Irène Rhodus et Edith Pons, demoiselles d'honneur.

Protée, la plus changeante des divinités, une fois encore nous revenait hier soir, et sous des traits nouveaux pour rester fidèle à son inconstante nature.

Pourquoi cet amour du changement? Est-ce pour imiter la Nature qui dans le moment, elle aussi, s'apprête à changer de toilette, à remplacer son manteau de neige par sa robe printanière? N'est-ce pas plutôt pour nous plaire, flatter notre capricieuse humeur?

Du nouveau, il nous en faut, n'en fut-il plus au monde; voilà pourquoi Protée compte dans la bonne ville du Croissant tant de fervents.

Cette année, Protée s'est fait historien; en faisant l'émerveillement des foules par la plus luxueuse mise en scène, les plus merveilleux décors, il les a traitées en retraçant, avec un peu de fantaisie, une page d'histoire connue de tous: Les derniers jours de Pompéi.

L'habitant de l'Olympe s'est inspiré d'un ouvrage de la littérature anglaise dû à un romancier que ses admirateurs ont fait entrer dans l'immortalité, le célèbre Bulwer.

Pompéi était une ville importante de la Campanie, autour de laquelle les côtes de Sorrente et de Stabies, d'un côté, et le rivage d'Herculanium, de l'autre, formaient un golfe par leur enfoncement; elle fut détruite et les lieux contigus furent des plus maltraités par un tremblement de terre survenu en hiver, dans une saison que nos aïeux croyaient exempté de pareils dangers.

Ce fut le 5 février, sous le consulat de Virginius et de Régulus, que la Campanie fut dévastée par cette violente secousse.

Après ce désastre, les Pompéiens abandonnèrent leur ville, mais ils ne tardèrent pas à y revenir. Papius y avait reconstruit le temple d'Isis avec la plus grande magnificence; il l'avait enrichi de peintures et de statues. Pendant quinze années, la ville

entière s'était presque renouvelée; lorsqu'en 79 le volcan ouvrit tout à coup ses abîmes, vomit des torrents de flammes, lança d'énormes quartiers de roche sur la campagne voisine et ensevelit en même temps sous des monceaux de laves et de cendres Resina, Stabies, pompéi, Herculanium et d'autres localités.

Pleine l'ancien qui commandait la flotte de Misène accourut à Resina pour secourir les soldats qui s'y trouvaient. Il aborde à Stabies, soupe chez son ami Pomponius et est bientôt étouffé par un nuage de cendres et de poussière.

Plume le jeune racontant à Tacite les détails de l'épouvantable désastre dit: On n'entendait que les lamentations des femmes, les gémissements des enfants, les cris des hommes. L'un appelait son frère, l'autre son père ou sa femme; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Les uns imploraient le secours des dieux; les autres croyaient qu'il n'y en avait plus et regardaient cette nuit comme la dernière, comme la nuit éternelle qui devait engloutir l'univers.

Ce sont les horreurs de ces jours que Protée a dépeintes en vingt tableaux, aussi somptueux les uns que les autres, dans l'ordre suivant:

Protée lui-même en ouvre la série. Il est assis sur un paon blanc et ses vêtements sont de satin garnis de pierreries.

Puis viennent le char annonçant le sujet de la représentation: Les derniers jours de Pompéi, et ceux de Glaucus, l'Athénien, Nydia, la Rosière, le Jardin d'Ione, la Tentation d'Apollon, Arlabes dans le Temple des destinées, les Sorcières du Vésuve, le Philtre de l'Amour, le Palais de Glaucus, les Flammes sanctifiantes, le Songe d'Arbabes, le Spectre de la Nécessité, les Roues du Monde, l'Amphithéâtre, le Nuage qui approche, les Monstres de la Mer, l'Eclair et la Foudre, la Fugue des Amants, le Tremblement de terre.

nous tous, si haut placés ou si humbles que nous soyons, un coin béni, parfumé de souvenirs, et c'est quand l'âme est languissante, qu'elle se détourne de la banalité humaine et se reporte avec bonheur à ces heures heureuses de la vie où elle entrevoit comme une île verte, ensoléeille, c'est là que dorment les souvenirs comme ceux qu'emporteront les marins français de leur visite à la Nouvelle-Orléans.

L'itinéraire de Comus.

Le capitaine de l'Equipe mystique de Comus a l'honneur de nous faire connaître l'itinéraire que suivra Comus et sa mystique équipe le soir du Mardi-Gras: Avenue St-Charles à la rue Washington, côté inférieur; Avenue St-Charles au Cercle Lee, côté supérieur; Rue St-Charles du Cercle Lee à la rue du Canal; Rue du Canal, côté supérieur, à la rue du Bassin; Rue du Canal, côté inférieur, à la rue Decatur; Rue du Canal, côté supérieur, à la rue Carondelet; Rue Bourbon à l'Opéra. La procession partira promptement à 7 heures du soir, du coin des rues Cathope et St-Charles.

L'itinéraire de Rex.

La parade fera son apparition sur l'Avenue St-Charles, près de la place de Lee à 11 heures A. M. et suivra la route que voici: Calliope à l'Avenue St-Charles, l'Avenue St-Charles, côté du Lac, à l'Avenue de la Louisiane, St-Char-

—Oh! —Si, si, en vérité, magnifique, c'est le mot, et il est faible.

—Tu railles.

—Dieu m'en garde! J'ai bien des nouvelles à te donner....

—Bonnes?

—Excellentes, d'abord au point de vue de la finance....

—Et ensuite?

—C'est plus délicat.... En déjeunant, je te confesserai....

Nous serons seuls.... En route. Il fit un signe à son cocher.

—Rue de Rougemont.

Chez lui, dans son petit appartement, le voyageur trouva tout en ordre.

Son remplaçant, Michel Ozères, s'était réfugié rue d'Aboukir dans une chambre à côté de celle où il avait osé se cacher. Gabrielle, à deux pas des Pavillet.

Il était environ onze heures du matin.

Le train avait eu un long retard.

—Ah! fit Bernard Dupré, j'ai cra que tu n'arriverais pas. J'ai causé avec le chef de gare. C'est un ami. Il faut en avoir partout. Tu vas être rega à bras ouverts, tu peux y compter, M. Lebour est dans le ravissement.... Samson chante tes louanges sur tous les tons. Les vieilles dames te portent aux nues et dans leurs récours, les jeunes aussi....

Vainard!

Le baron procédait à sa toilette.

Après un voyage de tant de

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O. COMMENCÉ LE 10 DEC. 1910

LE GOUFFRE. GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL

TROISIÈME PARTIE LE MARTYRE D'UNE MÈRE

TOUS LES BONHEURS

Il voulait l'armer de pied en cap pour les batailles de la vie. Dans ce but, il ne négligeait

rien. Professeurs, leçons, maîtres de toutes sortes, de langues, d'escrime, de musique, de sport, il lui avait tout donné.

Un jour, la lettre fatale était arrivée au régiment où il faisait son service.

C'était le rideau qui tombait sur le dernier acte d'un drame dont son tuteur lui avait soigneusement caché les étonnantes péripéties.

La fantasmagorie de l'opulente disparut tout à coup.

Lui aussi, il avait été un nombre des vaincus de la vie et sa barque sombrerait corps et biens.

Le baron, dans le train qui roulait vers la frontière de France, se disait, en songeant au défunt: —Il a été bon pour moi. S'il pouvait revivre une heure, il se rait content.

Que n'était-il là pour assister à son sauvetage, au succès de son élève, à la résurrection de l'opulente engloutie dans sa catastrophe?

Plus tard, dans sa solitude de Bouves, où il avait résolu de s'enfermer, le voisinage de la Tremblaye et de ses châtelines devait être la pierre d'achoppement, le roc où se briserait son avenir.

La passion que lui inspirait la demoiselle de Fel qui voyait passer emportée au galop, dans les sillons des bois, sur sa jument favorite, pareille à ces Diana

Vernon romantiques qu'on ne saurait oublier, avait germé en lui comme une de ces mauvaises graines qui lèvent et croissent avec une incroyable rapidité pour étouffer toutes celles qui pourraient végéter autour d'elles.

Elle s'était emparée de lui comme d'une proie.

A dater de la minute où elle avait pris possession de son être, la belle Mathilde était devenue l'unique mobile de ses actions, l'objet de ses rêves, le but qu'il voulait atteindre en dépit des obstacles, et sans même s'accorder un regard à d'autres qui peut-être la valaient.

L'amour est ainsi fait. Hors l'objet aimé, rien n'existe pour lui.

Il se souvenait de la lettre de son lieutenant, Michel Ozères. Rue de Rougemont, on était venu le demander.

On voulait savoir ce qu'il était devenu.

Une étrangère s'occupait de lui et le recherchait. Dans quel but?

Michel Ozères lui donnait son avis.

Cette jeune fille, c'était sans doute l'héritière unique du vieux Arros, qu'il avait vue quelques jours à Buenos-Ayres.

Il se rappelait son hôtel à Colonnades, dans une situation splendide, massif, imposant, digne d'une de ces grandes situations que parfois des émigrants hardis et aventureux se créent à

l'étranger. Ils ne manquent pas dans l'Argentine, les Basques entrepreneurs, audacieux, qui l'ont conquis.

Les premiers occupants ont eu beau jeu à s'y tailler de magnifiques domaines.

Le père de cette Julia comptait parmi eux.

Quel brave homme et avec quelle touchante bienveillance il l'avait accueilli!

Il ne tenait qu'à lui d'obtenir la main de la jeune fille et l'héritage du père.

L'émigré enrichi était Français.

Il se souvenait de son beau pays et il aurait voulu un de ses compatriotes pour gendre.

Michel Ozères l'affirmait.

Lui, le cœur plein de l'image de Mathilde de Fel, il était parti en laissant à Buenos-Ayres, à la fille de son hôte, dans cette princière demeure du paysan des Pyrénées devenu grand seigneur, le chagrin d'un amour incompris et qui sait?... peut-être le deuil aussi de la perte de son père, puisqu'elle semblait être seule à Paris.

Ce n'était pas tout. Cette pauvre comtesse de Marans l'avait regu de même, avec une réelle bonté, en s'intéressant à ses projets, à son avenir. Elle l'avait traité en ami, en famille auquel on ne souhaite que de heureuses chances. Comment en avait-elle été ré-

compensée? Cependant, en rentrant en lui-même, en descendant sincèrement au fond de sa conscience, il se disait qu'il n'avait pas de infanestres instincts; qu'il eût voulu, au prix de souffrances vaillamment supportées, réparer le mal causé par lui dans un instant de folie.

Que ne le pouvait-il!

Quel mal était plus grand qu'il ne le supposait et tout en l'ignorant il se sentait peu à peu, à mesure qu'il approchait de la frontière, envahi par des idées noires et de vagues frayeurs.

Croyez-vous aux voix secrètes qui nous avertissent des malheurs prêts à fondre sur nous? Croyez-vous aux pressentiments?

Y croyait-il lui-même? Quoi qu'il en soit, lorsqu'il arriva en France, il se refusa le plaisir qu'il s'était promis de passer quelques heures à sa propriété de Bouves.

De Bouves, il télégraphia à son gouvernement, ces quelques mots qui devaient lui enlever une espérance.

"Impossible. A bientôt.... Regrets. Ne l'inquite pas.... Je vais bien...." ROGER.

Il continua son chemin vers Paris, comme s'il eût compris que sa présence y était nécessaire.

Lorsqu'enfin, aux approches de la banlieue, le sifflet de la locomotive se fit entendre comme la trompe du chasseur à contre-

qui souleva la vue de la bête, il se disposa avec joie à descendre de son train, le rapide de Bordeaux.

Il était aussi bondé de voyageurs que celui dans lequel il arrivait, lors de son départ de Bouves, d'où il s'exilait sur l'ordre de sa victime, en compagnie de Tiennette et de Laurence Pallière.

Tous les ruisseaux, toutes les rivières, tous les fleuves de France aboutiraient à la grande ville, qu'elle n'aurait pas assez de bateaux, de péniches ou de vapeurs pour y transporter l'innombrable troupeau d'hommes et de femmes qui se raschaient jour vers ses portes.

Dès qu'il se trouva sur le quai, il aperçut son ami de l'avenue Henri Martin, qui lui dit: —Je viens te chercher et je t'emmène.... Nous passons chez toi....

Bernard Dupré n'avait pas changé, lui.

Il était de ces heureux du siècle que rien ne tourmente et qui, de vingt-cinq à cinquante ans et souvent plus, demeurent pour ainsi dire immuables dans leur verté et florissante jeunesse.

Le bonheur et la prospérité conservent.

—Aujourd'hui te nous appartient. Ce matin tu déjeunes avec moi; ce soir-tu dînes chez notre respectable M. Lebour. On te fera. Nous te devons bien ça.... Tu as été magnifique.

—Oh! —Si, si, en vérité, magnifique, c'est le mot, et il est faible.

—Tu railles.

—Dieu m'en garde! J'ai bien des nouvelles à te donner....

—Bonnes?

—Excellentes, d'abord au point de vue de la finance....

—Et ensuite?

—C'est plus délicat.... En déjeunant, je te confesserai....

Nous serons seuls.... En route. Il fit un signe à son cocher.

—Rue de Rougemont.

Chez lui, dans son petit appartement, le voyageur trouva tout en ordre.

Son remplaçant, Michel Ozères, s'était réfugié rue d'Aboukir dans une chambre à côté de celle où il avait osé se cacher. Gabrielle, à deux pas des Pavillet.

Il était environ onze heures du matin.

Le train avait eu un long retard.

—Ah! fit Bernard Dupré, j'ai cra que tu n'arriverais pas. J'ai causé avec le chef de gare. C'est un ami. Il faut en avoir partout. Tu vas être rega à bras ouverts, tu peux y compter, M. Lebour est dans le ravissement.... Samson chante tes louanges sur tous les tons. Les vieilles dames te portent aux nues et dans leurs récours, les jeunes aussi....

Vainard!

Le baron procédait à sa toilette.

Après un voyage de tant de